

Eugène fera un mouvement sur les Alpes avec ses trente mille Italiens. J'ai encore les quinze mille hommes d'Augereau, les garnisons des frontières et l'armée entière du maréchal Maison. Tout cela va former une masse invincible ! Il nous faut aller au-devant de ces renforts et manœuvrer sur la Loire : c'est là que Charles Martel a délivré son pays, c'est là que nous délivrerons le nôtre !... Messieurs, s'écrie-t-il de nouveau en frappant d'un geste sublime sur la garde de son épée, la grande armée est reconstituée !

Les paroles si éloquentes que Napoléon vient de prononcer n'ont pas trouvé d'écho, même dans le cœur de ceux qui se sont voués à sa cause. Ses plénipotentiaires sont restés impassibles en présence de tant d'enthousiasme. Macdonald seul réplique avec calme :

— Sire, les circonstances ont acquis une gravité qui ne permet pas de prendre un parti sans en avoir pesé toutes les chances ; nous supplions Votre Majesté de réfléchir.

— J'ai réfléchi ! répond sèchement Napoléon. Le lion n'est pas encore mort.

Dès qu'on apprend à Fontainebleau la rupture des négociations, une explosion de cris, de reproches, de menaces même, se fait entendre dans les galeries du palais. C'est à qui tournera ses regards vers la capitale, c'est à qui inventera des prétextes pour aller à Paris : ceux-ci pour rassurer leurs femmes, ceux-là pour mettre à l'a-

bri leur fortune, quelques-uns pour l'intérêt de leur corps d'armée, le plus grand nombre pour négocier leur défection et stipuler les clauses de leur nouvelle fidélité aux Bourbons.

Pendant ce temps, les Russes et les Autrichiens s'avancent et resserrent autour de Fontainebleau la petite armée impériale. Cette manœuvre des alliés sert d'objection aux trembleurs qui ne veulent que désertier ; ils exagèrent les forces ennemies et prédisent les plus funestes résultats. Napoléon entend tous ces propos, réduit ces craintes chimériques à leur juste valeur, et promet, lorsqu'il en sera temps, de percer le réseau de fer dont on l'a entouré.

— Une route fermée à des courriers, dit-il, s'ouvre bientôt devant cinquante mille baïonnettes !

Pendant il est lui-même indécis ; il lui répugne de faire une guerre de partisans. Lui qui terminait toutes ses campagnes en quelques mois, lui qui conquérait un royaume par une seule grande bataille, il éprouve une sorte de honte à ne plus manœuvrer que sur une petite échelle, à ne faire mouvoir qu'une poignée d'hommes..

Au milieu de toutes les perplexités qui viennent l'assaillir, il lui faut néanmoins prendre un parti décisif ; mais auparavant il veut entretenir une dernière fois ses maréchaux. Il a subi l'influence du trône, il espère trouver un appui dans les grands feudataires de sa couronne : en un mot, il veut savoir si sa cause, si celle de sa famille, sont encore la cause de la France ; il se décidera ensuite.

Les maréchaux sont convoqués. Napoléon va au-devant de chacun d'eux en particulier, et l'accueille avec cette distinction de manières, cette noblesse de langage qui ont toujours imposé, même aux souverains ses égaux. Ney et Berthier arrivent les derniers.

Leur abord est froid, leur contenance embarrassée ; Napoléon n'a pas l'air d'y faire attention. A peine s'est-il assis qu'il entame une conversation générale par des lieux communs ; puis, s'adressant au prince de Wagram, il lui demande avec une sorte de bonhomie s'il a des nouvelles de la marche des alliés. Celui-ci répond qu'il a envoyé en reconnaissance des officiers d'état-major sur tous les points, et que leurs rapports ont été unanimes : l'ennemi a décidément pris position autour de Fontainebleau.

Mais les maréchaux, forts de la résignation de Napoléon, ne sont pas venus pour se borner à ne lui annoncer que de mauvaises nou-

velles : c'est son abdication absolue qu'ils sont venus chercher. Ney, le premier, aborde cette délicate question en traçant d'une manière très énergique la déplorable situation de la France, et achève le tableau en demandant à l'Empereur quels sont ses moyens de sauver la patrie.

Aussitôt, sans laisser le temps à Napoléon de répondre, chacun émet son opinion ; la discussion s'anime, les interpellations les plus vives se croisent, de bruyants colloques s'engagent. Au milieu de ce pêle-mêle de paroles, l'attitude de l'Empereur est admirable de sang-froid et de dignité : il se tait ; mais, quand la tranquillité s'est un peu rétablie, il prend enfin la parole, résume en peu de mots tout ce qui vient d'être dit, et termine en reproduisant les conditions qui lui sont imposées par les alliés.

— Quand au sacrifice personnel qu'on exige de moi, ajoute-t-il, j'y suis résigné ; mais consentir à déposer ma femme et mon fils d'une couronne que moi, j'ai conquise par mes propres œuvres, jamais, Messieurs !

Quoiqu'un morne silence accueille cette communication, Napoléon, toujours calme, dénombre les forces qui lui restent et dont il peut faire usage, non pour éterniser la guerre, mais pour venger l'honneur de la France :

— Est-il un de vous, s'écrie-t-il, qui consente jamais à la laisser à la merci des gens qui ne veulent qu'étouffer, à leur profit, nos glorieux travaux ? Eh bien ! s'il nous faut renoncer à défendre plus longtemps la France, reprend-il en relevant la tête, l'Italie ne nous offre-t-elle pas une retraite digne de vous et de moi ? N'est-ce pas là la terre des miracles ? veut-on m'y suivre encore une fois ? Croyez-moi, Messieurs, marchons vers les Alpes !

Cette héroïque proposition n'est pas mieux accueillie que les précédentes. Et cependant, si Napoléon l'eût faite quelques pas plus loin, dans le salon de service encombré par tous les jeunes généraux, elle eût été reçue avec enthousiasme, avec bonheur ; dans les rangs de l'armée, elle eût été saluée avec cette bouillante ardeur de 1792. Mais Napoléon ne s'est adressé qu'à des hommes qui, la plupart, n'ont plus d'autre ambition que de conserver leurs honneurs, leurs richesses. L'Empire croulera, que leur importe ? Malgré tant d'indifférence chez tant d'hommes qu'il a élevés si haut par son génie, Napoléon

ne laisse percer aucun sentiment de colère et semble les prendre en pitié :

— Vous voulez du repos ? dit-il alors ; ayez-en donc ! Hélas ! vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers vous attendent sur vos lits de duvet ! Quelques années de cette paix que vous allez payer si cher en moissonneront un plus grand nombre d'entre vous que ne l'aurait fait la guerre la plus désespérée.

Ces paroles de Napoléon aux maréchaux devaient être prophétiques : car Berthier, Murat, Ney, Masséna, Augerau, Lefebvre, Brune, Serurier, Kellerman, Pérignon, Bournonville, Clarke et tant d'autres encore, disparurent en moins de sept années, et le devancèrent dans la tombe.

Pendant toute cette scène, l'Empereur ne recueillit pas un mot de sympathie. Devant le bienfaiteur, en présence du souverain, presque tous les cœurs restèrent froids. Il interroge du regard ceux qui l'entourent : tous les yeux sont baissés, toutes les bouches sont muettes. Une révolution soudaine s'opère à cette vue dans son âme ; elle ne se manifeste à l'extérieur que par une extrême pâleur et un léger tressaillement dans tous les membres. Il essuie son front, qu'inonde une sueur glaciale, et il se lève.

— Messieurs, dit-il d'une voix vibrante, je sais maintenant à quoi m'en tenir ; je veux être seul. Vous, monsieur le duc de Vicence, restez.

Et, quand le dernier des maréchaux a dépassé la porte, il lacère avec une colère concentrée le mouchoir de batiste qu'il tient à la main en disant à Caulaincourt :

— Vous le voyez ! ces gens-là n'ont pour la plupart, ni cœur ni entrailles. Je leur ai parlé de ma femme, je les ai implorés pour mon fils : rien ! Oui, je cède, parce que je suis vaincu ; mais ce n'est pas par la fortune, c'est par l'égoïsme et l'ingratitude de ceux pour qui j'ai tout fait. Oh ! c'est hideux ! Je leur pardonne, mais l'histoire sera moins généreuse que moi.

Et en prononçant ces mots il se laisse tomber comme anéanti dans le fauteuil qui est devant son bureau, prend une plume, et écrit le nouvel acte d'abdication qu'on attend : il le formule ainsi :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Em-

pereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

« Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814. »

Après y avoir apposé sa signature, il le lit à Caulaincourt.

— Est-ce cela ? lui demande-t-il ensuite.

Le duc de Vicence n'avait pris aucune part aux débats qui venaient d'avoir lieu. Il avait écouté dans une sorte de recueillement l'Empereur, si noble, si grand, s'adressant en vain à l'honneur, à la reconnaissance de ses lieutenants. Le cœur brisé, il ne put répondre que ces mots d'une voix entrecoupée :

— Sire, il n'y a rien dans l'histoire qui puisse être comparé au sacrifice que fait en ce moment Votre Majesté.

— J'abdique et ne cède rien, réplique Napoléon d'un ton bref ; faites appeler Ney et Macdonald.

Ces deux maréchaux introduits, Napoléon fait répéter par le prince de la Moskowa tout ce que l'empereur Alexandre lui a dit en dernier lieu. Le duc de Tarente parle ensuite dans le même sens.

— Je sais, mon cher maréchal, tout ce que vous avez fait pour moi dans cette circonstance, dit à son tour Napoléon ; je sais avec quelle chaleur vous avez plaidé la cause de mon fils, de l'armée ; mais, puis qu'ils exigent mon abdication pure et simple, la voilà. C'est vous, monsieur le prince de la Moskowa avec Caulaincourt, que je charge, cette fois encore, de mes pouvoirs. Vous irez défendre les intérêts de ma famille.

Dès qu'ils eurent reçu leurs instructions, les nouveaux commissaires se mirent en route, et le lendemain, après deux heures de conférence, le fameux traité du 11 avril, stipulé en vingt-deux articles qui fixaient le sort de Napoléon et de la famille impériale, était signé chez M. de Talleyrand. Le duc de Vicence, à qui l'Empereur avait expédié courrier sur courrier pour lui redemander, comme il l'avait déjà fait, sa seconde abdication, se hâte de retourner près de lui, muni de ce traité définitif que le duc de Tarente devait rapporter à Paris, signé de Napoléon.

Sur ces entrefaites, M. de Beausset, qui vient d'arriver à Fontainebleau, est introduit auprès de l'Empereur, qui se promène seu

sur la terrasse adossée à la galerie de François 1^{er}. Celui-ci lui présente une lettre de Marie-Louise, dont il est porteur.

— Comment se portent ma femme et mon fils ? dit-il à son ancien préfet du palais ; comment se portent l'impératrice et le roi de Rome ? reprend-il aussitôt en ouvrant la lettre avec vivacité. Puis il accable de questions le messenger, qui le prie de l'honorer d'une réponse, en lui exprimant respectueusement le désir qu'il a d'emporter avec lui cette consolation dont le cœur de l'impératrice a besoin.

— Ce soir je vous remettrai une lettre pour elle, dit Napoléon ; restez ici aujourd'hui.

M. de Beausset va se retirer ; Napoléon le retient pour lui parler de l'île d'Elbe (car il sait déjà que cette petite souveraineté lui est donnée) ; il lui fait même remarquer, ouvert sur un banc de marbre, un livre de géographie et de statistique qui renferme, sur ce lieu, des détails qu'il vient de recueillir. Il ajoute :

— L'air y est sain ; et les habitants les plus braves gens du monde. Je n'y serai pas trop mal ; j'espère que l'Impératrice s'y trouvera bien. Et puis n'aurons-nous pas notre fils, le roi de Rome ? reprend-il encore.

Puis, passant subitement à d'autres idées, il s'exprima avec énergie sur quelques-uns de ses lieutenants :

— Lefebvre, continue-t-il, s'est toujours tenu à l'avant-garde, quand il s'est agi d'une guerre de liberté : j'espère que les Bourbons ne lui feront pas trop de reproches. Et Macdonald !... brave et loyal guerrier ! Ce n'est que dans ces dernières circonstances que j'ai pu apprécier toute la noblesse de son caractère. Je regrette bien de ne l'avoir pas connu plus tôt. Et Ney !... Quel soldat ! quelle trempe de fer !... C'est la bravoure même. Quant à Bertrand, il est désormais identifié à mon sort, de même que Berthier. Ah ! Berthier !... Celui-là usera sa vie avec la mienne. Talents, activité, courage, fidélité, il a tout pour lui. Je ne crains pas que l'amitié que je lui porte me rende partial à son égard. Eh ! tenez, Beausset, le voilà qui vient là-bas avec Maret ; voyez comme il a l'air attristé de nos malheurs, de mes chagrins !

Effectivement, le prince de Wagram, appuyé sur le bras du duc de Bassano s'avançait lentement à l'extrémité de la terrasse. Napoléon lui fait un signe de la main comme pour lui faire comprendre de hâter

le pas et de venir à lui, puis il rentre dans la galerie. M. de Beausset s'était retiré.

A peine Napoléon est rentré dans son cabinet, où Berthier et le duc de Bassano l'ont suivi, que le prince de Wagram balbutie un prétexte pour quitter Fontainebleau. Il a des papiers importants pour Sa Majesté et pour lui à mettre à couvert ; ce soin nécessite absolument sa présence à Paris. Tandis qu'il parle, Napoléon le regarde d'un air de surprise inquiète dont le prince ne s'aperçoit pas, pour qu'il tient constamment les yeux baissés.

— Berthier, lui dit-il en lui prenant la main, Berthier, vous voyez combien j'ai besoin de consolations, combien j'ai besoin surtout d'être entouré de mes vrais amis !

Et il appuie surtout sur ces derniers mots. Le prince ne répond pas ; Napoléon continue :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas Berthier ? Demain matin ?

— Certainement, Sire.

Ici il y eut un silence ; l'Empereur le rompit le premier en disant :

— Eh bien, allez !

Après sa sortie, Napoléon reste quelques minutes sans parler. Il a suivi des yeux l'homme qu'il a longtemps accablé de toutes les faveurs impériales ; il ramène ensuite ses regards vers le parquet et les fixe longtemps à la même place. Il est facile de lire sur son front les douloureuses pensées qui s'entre-choquent dans cette âme si cruellement désenchantée. Enfin, il fait deux pas, et posant sa main sur le bras du duc de Bassano :

— Il ne reviendra pas ! lui dit-il.

Puis, comme accablé, il se laisse tomber dans un fauteuil.

— Ah ! Sire ! réplique le duc attendri, seraient-ce là les adieux de Berthier ?

— Il ne reviendra pas, vous dis-je ; et cependant je l'aimais, je parlais de lui il n'y a qu'un instant, je disais...

Ici Napoléon s'arrêta, la voix lui manqua ; et, couvrant son visage de ses deux mains, il ne put que bégayer :

— Et lui aussi !... lui aussi !

En effet on ne revit plus le prince de Wagram. Napoléon se montra peut-être plus sensible au malheur d'être abandonné par les

hommes qu'il avait faits qu'à la perte de sa couronne. Pendant toute la soirée qui suivit le départ du prince de Wagram, il ne parla que de choses profondément tristes. Il discuta surtout la question du suicide, et ramena si souvent la conversation sur ce sujet, que le duc de Bassano entre autres, en fut frappé, et que craignant qu'il ne se livrât à quelque acte de désespoir, en parla à Constant, ce valet de chambre de confiance, immédiatement après avoir pris congé de l'Empereur.

Celui-ci consulta, et d'un commun accord avec d'autres, enleva de la chambre à coucher de Napoléon un poignard que lui avait donné jadis le grand-maître de l'ordre de Malte, ainsi que la poudrière et les balles qui se trouvaient dans sa boîte à pistolets, après s'être assuré que ces armes n'étaient pas chargées ; et, se reposant sur ces précautions, il s'éloigna parfaitement tranquille. Il n'avait pas songé à tout.

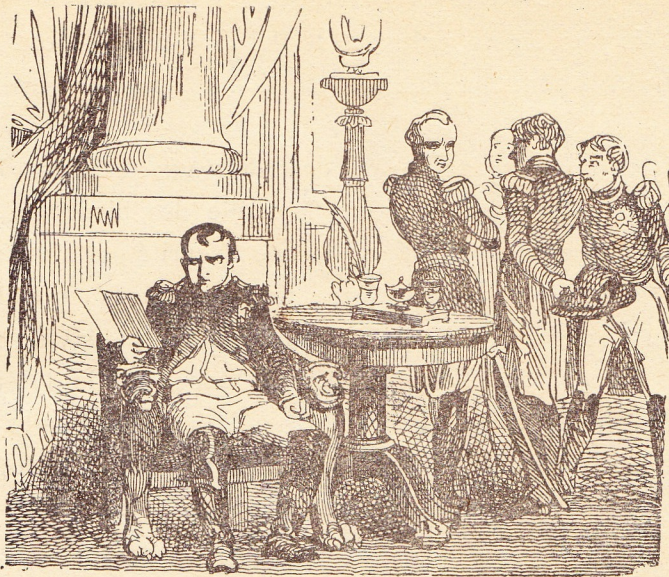
Sur ces entrefaites, le duc de Vicence et le maréchal Macdonald arrivèrent à Fontainebleau porteurs du traité définitif ; ils se rendirent immédiatement au palais pour le remettre à Napoléon, qui en connaissait déjà toutes les stipulations.

— Je ne veux pas de cela ! s'écria-t-il en repoussant doucement la main du maréchal qui lui présentait le papier. Qu'est-ce que ce commissaire étranger qu'on m'envoie pour espionner ma conduite?... Ont-ils peur que je ne tente de leur échapper?... Suis-je donc un écolier?... Et puis je n'approuve pas certains articles.

— Mais, Sire, lui fait respectueusement observer le duc de Vicence, l'abdication de Votre Majesté a servi de base à la négociation. Cette pièce a été la première communiquée aux plénipotentiaires des puissances alliées ; elle est entre leurs mains, et, qui plus est, elle est devenue publique, puisqu'elle a été imprimée dans tous les journaux.

— Les journaux ! les journaux ! répète Napoléon avec amertume ; tout ce qu'ils publient en ce moment n'est fait que pour décourager. Quant à cet acte, ajouta-t-il séchement, je ne le signerai pas : je saurai bien *m'en empêcher*.

Comme il persistait avec opiniâtreté dans son refus de signer, les deux plénipotentiaires se retirèrent sans réfléchir aux derniers mots que Napoléon venait de prononcer, et journée se passa ainsi sans qu'il les fit appeler.



Le lendemain il se montra plus triste encore. Il semblait préoccupé d'un secret dessein : son esprit ne s'animait qu'en parcourant les galeries funèbres de l'histoire. Dans sa conversation, il n'était question que de la mort volontaire à laquelle les hommes de l'antiquité n'avaient pas hésité à recourir dans une situation pareille à la sienne.

Cependant, le soir, ceux qui pendant la journée l'avaient entendu avec inquiétude discuter froidement ces tristes exemples, furent agréablement surpris de le voir causer familièrement et d'une manière presque enjouée avec quelques personnes réunies dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher. Il ne leur adressait plus, depuis quelques jours, que des paroles brèves et quelquefois peu obligeantes ; mais cette fois, c'était lui qui les avait fait appeler. Il était dix heures du soir ; on se sépara. Napoléon prit lui-même un flambeau sur une console, et se retira dans sa chambre à coucher, en disant d'une voix dont l'inflexion parut singulière :

— Allons ! adieu, Messieurs, adieu !

Et chacun regagna le logement qu'il occupait au palais ou dans la ville.

Fontainebleau présentait alors un spectacle imposant. La vieille garde bivouaque dans la cour du château ; les flanqueurs, les tirailleurs et les fusiliers de la jeune garde sont échelonnés sur les routes

qui conduisent à Essonne et à Moret ; les grenadiers à cheval, les guides, les chevaux légers polonais et l'artillerie légère ont pris position depuis le rond point de la Pyramide jusque sur les bords de la Marne.

Les aigles dorment au milieu des faisceaux d'armes, les soldats causent à voix basse, couchés sur la paille des bivouacs. Le palais même semble être sous le charme d'une sécurité parfaite : aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur ; les pas lourds et cadencés des factionnaires, qui retentissent sur les dalles du péristyle, et les cris périodiques de *qui vive !* répétés par les échos de la forêt, indiquent seuls que, sous les splendides lambris qui ont abrité jadis Diane de Poitiers et Christine de Suède, les vainqueurs de l'Europe gardent l'homme qu'on a appelé *la Fortune de la France*. Seul, Napoléon veille.

A une heure du matin, le duc de Vicence entre dans son appartement, et le trouve étendu sur son lit, à demi-déshabillé, et en proie à d'affreuses convulsions. Sa figure est contractée, ses yeux semblent sortir de leur orbite ; une sueur glaciale a collé ses cheveux à son front.

— Ah ! Sire, que vous est-il arrivé ? s'écrie Caulaincourt en le voyant ainsi ; il faut appeler un médecin.

— Non, je ne veux pas, répond Napoléon en saisissant de sa main froide le bras de son grand-écuyer ; d'ailleurs ce serait inutile. Écoutez-moi, Caulaincourt, ajoute-t-il d'une voix entrecoupée : Vous allez entrer dans mon cabinet, vous prendrez le portefeuille qui renferme les lettres de l'Impératrice, vous le remettrez à mon fils. Vous donnerez vous-même à ma femme la lettre qui est là... sur cette table, vous lui direz que je n'ai déploré mes malheurs qu'à cause d'elle.. du roi de Rome... Vous lui direz que, n'ayant pu faire triompher la France de ses ennemis, je ne regrette pas la vie.

A ces mots, le duc de Vicence se jetant tout en larmes sur le lit :

— Je devine l'affreuse vérité ! s'écria-t-il. Ah ! Sire, Votre Majesté veut-elle que nous mourions de douleur ?

Napoléon le regarde avec une expression douce et triste, et reprend d'une voix qui s'affaiblit de plus en plus :

— Oui ! j'ai voulu en finir... Je n'ai pu résister plus longtemps

aux tortures que l'on m'a fait depuis que je suis ici, à l'humiliation de me voir bientôt entouré des agents de l'étranger... On a traîné nos aigles dans la boue !.. Ils m'ont méconnu, mon pauvre Caulaincourt !... Ils me regretteront quand je ne serai plus !... Mes amis, mes compagnons d'armes, m'ont abandonné !... Marmont, Berthier, m'ont porté le dernier coup !... Eux que j'aimais tant !

Ici une convulsion terrible raidit ses membres et amena un léger vomissement, bientôt suivi d'autres convulsions. Dans la crainte de ne pouvoir étouffer les cris que lui arrachait la douleur, Napoléon avait mis dans sa bouche un mouchoir qu'il broyait en râlant.

Dans cette situation affreuse, Caulaincourt n'ose appeler : Napoléon le lui a défendu ; il cherche du moins des yeux une sonnette, un objet quelconque sur lequel il puisse mettre la main et le briser pour attirer l'attention des gens du dehors ; mais Napoléon, qui n'a pas perdu un seul instant connaissance, se cramponne à son bras pour qu'il ne lui échappe pas, et répète ces mots entrecoupés :

— Taisez-vous ! si vous êtes mon ami, vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence !... Je ne veux pas que d'autres soient témoins de mes derniers moments !

Caulaincourt, terrifié, est penché sur le lit de l'Empereur ; il n'ose, dans cet instant solennel, ni lui desobéir ni l'abandonner. Il ne peut que fondre en larmes et répéter avec désespoir :

— Mon Dieu ! personne ne viendra-t-il ?

Enfin, un vomissement semble soulager Napoléon, qui, après un spasme violent, fait un effort et s'écrie :

— C'en est fait, la mort ne veut pas de moi ! Puis, épuisé, il retombe sur son oreiller.

Le duc de Vicence profite de ce moment de répit pour aller chercher Constant. Celui-ci, en s'approchant du lit de l'Empereur, aperçoit éparpillés par terre les débris d'un sachet de taffetas noir que son maître portait habituellement suspendu à son cou. A cette vue il pousse un cri... Lui aussi a deviné l'affreuse vérité ! Il s'élançe hors de la chambre et va chercher des secours ; Yvan arrive :

— Croyez-vous, demande Napoléon au docteur tandis que celui-ci étudie son pouls, que la dose était assez forte ?

Ces mots sont une énigme pour Yvan, qui n'a jamais eu con-

naissance du sachet et que personne n'a instruit de ce qui s'est passé ; aussi répond-il de l'air le plus étonné :

— Pardon, Sire, mais je ne comprends pas ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me demander.

— L'Empereur s'est empoisonné, lui dit à l'oreille le duc de Vence.

A cette affreuse confidence, Yvan pâlit, craignant sans doute qu'on ne l'accusât d'avoir fourni le poison. Puis, sans prononcer une parole, il sort de la chambre comme un insensé, descend rapidement les degrés, arrive dans la cour, y trouve un cheval attaché à une grille, s'élançe dessus, disparaît au galop et prend la route de Paris, la tête perdue et sans savoir ce qu'il fait.

A peine est il parti, que les spasmes cessent tout à fait : peu à peu Napoléon devient plus calme, il s'assoupit. Caulaincourt se retire sans bruit, après avoir recommandé au premier valet de chambre le secret le plus absolu sur ce qui vient de se passer. Constant reste seul dans la chambre de Napoléon à attendre son réveil.

Mais bientôt le silence des longs corridors du château est troublé. Les bougies s'allument, les valets de pied parcourent les galeries, l'un va frapper à la porte du grand-maréchal, l'autre va réveiller le premier chambellan.

Celui-ci court à la chancellerie chercher le duc de Bassano ; celui-là va donner l'éveil à l'autorité militaire : c'est un tumulte, une agitation qu'on ne saurait décrire. Les grenadiers du poste du palais prennent les armes ; l'alarme se propage, et bientôt, sur toute la ligne des bivouacs, en voit, aux pâles lueurs de la lune, les aigles se dresser dans les rangs, les baïonnettes se hérissier comme un long ruban de fer ; on suppose que l'ennemi, à la faveur de l'obscurité a voulu surprendre la demeure impériale.

Un mystère impénétrable régna longtemps sur les événements de cette nuit du 12 au 13 avril. Le voile a été soulevé dans ces derniers temps. Voici ce qu'on a su depuis à ce sujet :

Avant de partir pour la campagne de Russie, Napoléon avait dit à Corvisart, son premier médecin :

— Je ne me soucie pas de tomber vivant entre les mains des Cosaques ; je ne voudrais pas non plus subir une captivité comme

celle de François I^{er} ; en un mot, je veux braver le sort et rester toujours maître de ma personne.

Et il s'était fait donner un poison extrêmement subtil. Ce poison n'était autre que de l'acide prussique formulé par Cabanis, le même dont s'était servi Condorcet.

— Combien de temps faut-il pour que cette dose donne la mort ? avait encore demandé Napoléon.

— Sire, cinq minutes tout au plus, avait répondu le docteur.

— Cinq minutes ! c'est bien long ! N'importe, je le garde. Puis il avait ajouté en souriant : Je ne suis pas encore, comme Mithridate, familiarisé avec les poisons

Depuis, Napoléon avait constamment porté la substance mortelle dans une bague creuse renfermée dans un petit sachet dont Constant avait parfaitement connaissance ; mais auquel il n'avait pas songé, parce que depuis longtemps, il avait échappé à sa vue, Napoléon portant alors un gilet de flanelle.

Or, par cela même que l'action de cette substance était excessivement prompte, sa nature même la rendait plus susceptible de s'altérer. C'est ce qui était arrivé : Napoléon eut de violentes nausées, d'affreuses convulsions, mais, enfin, la mort ne vint il pas avait dit vrai la Providence lui réservait d'autres tortures.

Après un sommeil de quelques heures, il se réveilla : son visage portait la trace des souffrances qu'il avait éprouvées. A peine pouvait-il se mouvoir, tant ses membres étaient endoloris. Néanmoins il ne voulut pas rester plus longtemps au lit, afin de recevoir les personnes qui assistaient habituellement à son lever.

Quoique ses jambes pussent à peine le porter, il voulut s'habiller. Il paraissait calme, mais ce calme faisait peur.

A midi, Macdonald arriva au palais pour savoir si l'Empereur était enfin décidé à signer le traité. Introduit dans sa chambre à coucher, le maréchal le trouva assis dans un fauteuil devant la cheminée, les coudes appuyés sur les genoux, la tête soutenue dans ses deux mains. Immobile dans cette posture, Napoléon semble absorbé dans de profondes réflexions.

Deux personnes sont avec lui : le duc de Vicence, debout, le coude posé sur le manteau de la cheminée, le regardant avec un inexplicable regret, et le duc de Bassano, assis tristement sur un pliant.

La rêverie dans laquelle est plongé Napoléon est telle que le bruit qu'a fait le maréchal en entrant ne l'a même pas distrait, et que le duc de Vicence est obligé de lui toucher légèrement le bras pour lui faire remarquer le nouveau venu.

— Sire, lui dit-il, c'est M. le duc de Tarente qui vient chercher le traité que Votre Majesté doit ratifier dans la journée.

— Ah c'est vous, Macdonald, fit Napoléon en relevant la tête.

Puis il reprit la position qu'il avait auparavant.

Le duc de Tarente, frappé du changement qui s'est opéré dans la figure de l'Empereur, depuis la veille, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Grand Dieu ! Sire, il faut que Votre Majesté ait été bien gravement indisposée depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir ?

Napoléon, fixant sur le maréchal un regard morne, répond :

— Oui, oui, j'ai passé une bien mauvaise nuit ; mais cela va mieux ce matin, ajoute-t-il avec un soupir.

Napoléon resta assis encore quelques instants ; mais enfin, paraissant faire un effort, il se leva et prit sur la cheminée le traité, qu'il lut tout entier sans faire la moindre observation. Puis, indiquant du doigt au duc de Vincence un guéridon placé à l'extrémité de la pièce et sur lequel étaient un écritoire de bronze et le portrait du roi de Rome, ravissante miniature d'Isabey, il dit d'un ton plein de regret en s'adressant à Macdonald ;

— Mon cher maréchal, je ne suis plus assez riche pour vous récompenser de vos derniers services.

— Sire, se hâte d'interrompre Macdonald, comme blessé de ces paroles, l'intérêt ne m'a jamais guidé, Votre Majesté doit le savoir.

— C'est vrai ! réplique vivement Napoléon ; vous m'avez mis à même de voir combien on m'avait trompé sur votre compte ; je n'oublierai de ma vie ce que vous avez fait pour moi. Et cependant je voudrais...

L'Empereur, dont l'émotion s'était accrue, n'acheva pas sa phrase ; il y eut un silence. Enfin, arrêtant sur le maréchal un regard d'une tristesse indicible, il lui tendit les bras en lui disant avec le plus grand abandon :

— Macdonald, je voudrais bien vous embrasser.

A ces mots, le duc de Tarente se précipite dans les bras de

l'Empereur. Les ducs de Vicence et de Bassano, spectateurs de cette scène, fondent en larmes ; ils se regardent et se serrent la main sans parler.

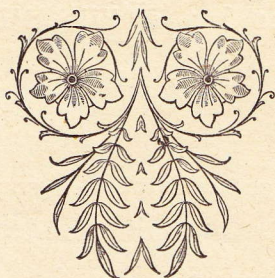
— Messieurs, dit enfin Napoléon, après avoir tout fait pendant vingt ans pour la gloire et le bonheur de la France, je remets aujourd'hui entre les mains de la nation la couronne que j'avais reçue d'elle, Puis, passant la main sur son front : Allons, lui dit-il d'une voix étouffée, il faut en finir.

Alors, avec toute la vivacité que sa faiblesse lui permettait, il s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le traité après l'avoir lu, prit une plume, fixa ses regards sur le portrait du roi de Rome qui était devant lui, puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix brisée :

— Mon pauvre enfant ton père n'a plus d'héritage à te laisser !

En même temps sa main, comme agitée d'une convulsion nerveuse signa le traité, qu'il remit aussitôt à Macdonald, en détournant la tête pour lui cacher une larme qui avait obscurci ses yeux.

Le même jour, le 12 avril 1814, Charles X faisait son entrée dans Paris, en qualité de *lieutenant-général du royaume*. Le même jour aussi le maréchal Soult, sous les murs de Toulouse, faisait payer cher aux Anglais toutes les humiliations et toutes les douleurs qu'avait éprouvées Napoléon à Fontainebleau.





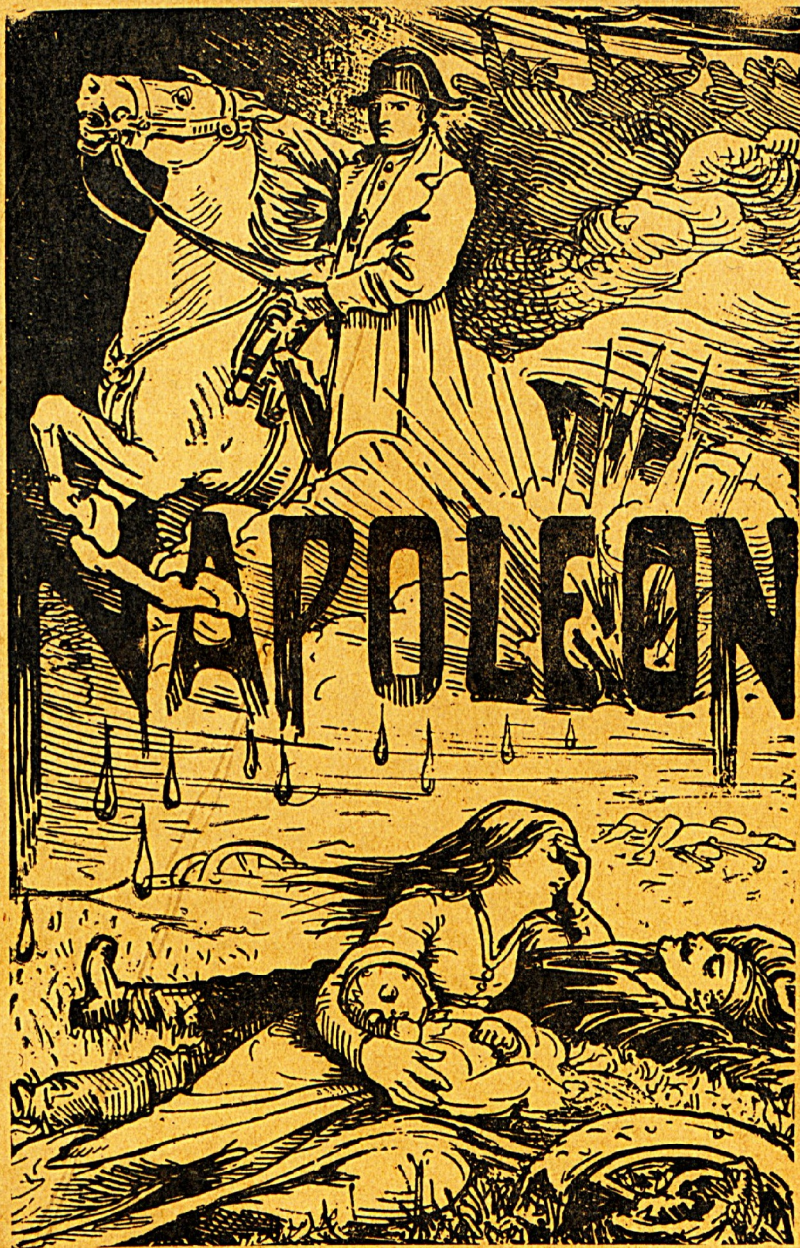
CHAPITRE LII.

Napoléon à l'île d'Elbe.

Dès que l'Empereur eut abdiqué, les souverains étrangers se montrèrent faciles en ce qui concernait ses derniers intérêts ; ils déclarèrent qu'il conserverait le rang, le titre et les honneurs des têtes couronnées. Quant à sa résidence, ils lui laissèrent le choix entre la Corse et l'île d'Elbe ; Napoléon préféra cette dernière.

— Si j'allais habiter mon pays natal, dit-il, tôt ou tard on me trouverait trop près de la France. Le séjour de l'île d'Elbe ne pourra

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS